

L'évolution démographique des juifs, des chrétiens et des musulmans au Proche-Orient et en Afrique du Nord

par Roland TOMB *

Youssef Courbage et Philippe Fargues
Chrétiens et Juifs dans l'Islam arabe et turc
Petite Bibliothèque Payot / 310
Editions Payot et Rivages, 346 pages, 1997, Paris

Certains spectacles, certaines performances sont parfois ovationnés debout. Comment trouver l'équivalent avec la chose écrite qui demeure, pour le meilleur et pour le pire, le plaisir solitaire par excellence? Un plaisir qu'on aimerait pourtant partager et faire partager. Cela se conçoit avec toutes sortes d'ouvrages, de la poésie à la Bande Dessinée, du roman à l'essai. C'est à ce dernier genre qu'appartient le livre dense et touffu dont il sera question, avec beaucoup d'enthousiasme, dans les lignes qui suivent. A sa sortie en 1992, chez Fayard, j'avais été surpris par la qualité de l'accueil qu'il reçut dans l'Hexagone et par sa confidentialité au Liban. Pourtant, cet ouvrage fondamental restitue, chiffres et cartes à l'appui, l'histoire démographique de nos contrées et la mémoire des peuples qui les constituent, à travers leurs mouvements sociaux, leurs flux migratoires et leurs révolutions culturelles.

Depuis quelque temps, l'ouvrage devenait introuvable. Heureusement, il reparaît, chez Payot, dans une édition nouvelle. De prime abord, le titre évoque une dizaine d'autres parus ces dernières années¹, mais tout y est différent, jusqu'à l'impression qui s'en dégage et un ton singulier qui tranche radicalement avec une littérature souvent polémique ou larmoyante. On l'aura compris, ce livre novateur traite de la condition des juifs et des chrétiens en terre d'Islam, non plus sur le plan juridique, religieux, politique ou culturel, mais sur le plan démographique, et cela depuis l'avènement du Prophète arabe jusqu'à notre siècle qui aura été celui des *purifications ethniques* et des *solutions finales*.

L'état des lieux, à l'arrivée des Arabes

* Professeur-à la Faculté de Médecine de l'Université Saint-Joseph

¹ Nous retiendrons surtout : Bat Ye'or, *Les chrétientés d'Orient, entre Jihâd et dhimmitude*, Les éditions du cerf, Paris, 1991, et Jean-Pierre Valognes, *Vie et mort des chrétiens d'Orient*, Fayard, Paris, 1994, dont le titre accrocheur est regrettable.

L'ouvrage, doublement articulé, sur les plans chronologique et géographique, s'ouvre sur la conquête arabe du Proche-Orient où la population était intégralement chrétienne, avec une faible minorité juive (*Tableau I*).

L'Arabie proprement dite n'avait été que superficiellement christianisée². Au cœur de la péninsule, les communautés chrétiennes étaient clairsemées, hormis dans la petite oasis de Najran, où tous les habitants étaient chrétiens depuis le début du VI^e siècle. Aux confins, des missions nestoriennes avaient été très actives : des évêques sont signalés en Oman et à Bahraïn du Ve au VII^e siècle.

En Egypte, où les Arabes succédèrent à une administration plusieurs fois millénaire, les registres fiscaux étaient particulièrement bien tenus. Ils nous renseignent sur le montant global annuel de la *jizya*, l'impôt de capitation perçu sur les non-musulmans. En 641, ces registres permettent d'évaluer la population de l'Egypte à 2,5 millions d'habitants, tous non-musulmans, alors que la population avait été estimée à 4,5 millions d'habitants au début de l'ère chrétienne.

Le Levant (Israël, Jordanie, Syrie et Liban actuels) ne possédait pas de relevé précis. Les auteurs mentionnent un seul document fiscal provenant de la ville de Homs. Grâce à de savantes extrapolations, la population générale de cette région est estimée à 4 millions d'habitants. Un raisonnement similaire donne à la Mésopotamie 9,1 millions d'âmes, et, pour l'ensemble du Machreq actuel, une population totale qui regroupe plus de 15 millions de chrétiens et moins de 200 000 Juifs.

Région	Population	Chrétiens	Juifs
Arabie	1 000	100	10
Syrie	4 000	3 960	40
Mésopotamie	9 100	9 009	91
Egypte	2 700	2 673	27
Total	16 800	15 742	168

Tableau I - Les confessions aux premiers temps du califat arabe (en milliers) (p.55)

L'installation de l'Islam

La conquête militaire musulmane progressa à la vitesse que l'on sait, mais la conquête religieuse n'a pas partout suivi cette marche effrénée. L'uniformisation de la péninsule arabique s'effectua rapidement. En 640, Omar I^{er}, deuxième calife, fit expulser les Juifs du Hedjaz et les Chrétiens de Najran, dénonçant le traité que

² Il est regrettable que les auteurs n'aient pas cité l'incontournable ouvrage de J. Spencer Trimingham "*Christianity among the Arabs in Pre-Islamic Times*", Longman, Londres, &Librairie du Liban, Beyrouth, 1990.

Mahomet avait passé avec eux. Les auteurs estiment cependant que l'Arabie ne fut pas pour autant vidée à tout jamais de toute communauté juive ou chrétienne. C'est un chrétien de Médine qui assassina Omar. Plus tard, sous le règne de Moawiya, une troupe de deux cents hommes chrétiens formait la police de Médine. Un "cimetière des infidèles" subsista longtemps à la Mecque. Au XIIe siècle, des milliers de Juifs vivaient dans l'archipel de Bahraïn et des dizaines de milliers sont demeurés au Yémen jusqu'à la création de l'Etat d'Israël.

L'Islam s'étendit très rapidement aussi en Mésopotamie. A preuve, la chute des recettes de la *jizya* : 100 à 120 millions de dirhams sous Omar Ier, 40 millions sous Abd el-Malik, moins d'un demi-siècle plus tard. Les auteurs, sur la base d'estimations fiscales et militaires, évaluent les néophytes musulmans, vers l'an 700, à 6 millions d'individus, soit près deux tiers de la population. Les restrictions apportées par Omar II (717-720) allaient précipiter les conversions. Lors de l'invasion mongole (1258), survenue après une série interminable de troubles sous les Abbasides, l'Iraq ne comptait plus que 5 millions d'habitants au sein desquels le christianisme s'était beaucoup rétracté. Au XIVE siècle, il ne subsistait en Iraq que 2 à 3 % de chrétiens.

Parallèlement, en Egypte, la chrétienté avait poursuivi sa trajectoire descendante : 22% de chrétiens, 77% de musulmans et 1% de Juifs, vers l'an 800.

Au Levant, les communautés devaient apprendre à coexister. Les auteurs rappellent que, lors de la prise de Damas, la basilique Saint-Jean (future mosquée des Omeyyades) fut partagée en deux : un sanctuaire pour les chrétiens et un autre pour les musulmans, de même qu'à Homs, les deux religions partagèrent le même lieu de culte, jusqu'à l'époque des Croisades. Un siècle après la Conquête, les Arabes musulmans n'étaient encore que 200 000 âmes, auxquels s'ajoutaient quelques 50000 convertis (*mawali*) sur une population générale de 4 millions de personnes. Ce n'est que sous les Abassides, que la conquête politique devint également religieuse. Ces derniers islamisèrent d'abord les tribus arabes. Les auteurs citent l'exemple de la conversion forcée par le calife Mahdi, de l'une des dernières tribus chrétiennes, les Tannoukhides³ de la région d'Alep. Les villes s'islamisérent ensuite, mais les villages restèrent plus longtemps à l'écart du mouvement, en particulier dans les montagnes⁴.

La Syrie dans son ensemble conservait vraisemblablement une majorité chrétienne vers la fin du IIe siècle de l'Hégire. Courbage et Fargues mentionnent une vitalité démographique certaine chez les chrétiens, déjà relevée par l'écrivain abbasside al-Jâhiz (776-868) : plus prolifiques que les musulmans polygames, notait-

³ Ces mêmes Tannoukhides jouèrent plus tard un rôle dans l'Histoire du Liban

⁴ "C'est ainsi que le Liban resta chrétien par sa foi et syriaque par sa langue durant des siècles"
Philip K. Hitti *History of the Arabs (from the earliest times to the present*, 5e édition, Macmillan, Londres, 1953.

il, les chrétiens monogames “remplissent la terre”⁵. Vers l’an 900, la Syrie devait compter 2 millions de chrétiens et autant de musulmans. Survinrent ensuite, juste avant les Croisades, de profonds déclin démographiques : la région ne devait plus compter que 2,7 millions d’habitants, quand les Francs l’envahirent et seulement 1,2 millions, en 1343. Ensuite, survint la peste noire qui devait emporter des centaines de milliers de personnes. Avant la fin du XVe siècle, les pays du Levant ne comptaient plus qu’un million d’habitants au maximum, dont 100 000 chrétiens et 10 000 juifs. C’est à cette époque que la chrétienté proche-orientale frôla du plus près la disparition. (*Tableau II*).

Le face-à-face des chrétientés d’Orient et d’Occident durant les Croisades

Les chrétiens ne constituaient pas une masse homogène. Jacobites, Orthodoxes ou Arméniens, ils conservèrent leur particularisme durant les Croisades. Les Maronites, évalués à une quarantaine de milliers au total, renouèrent⁶ avec Rome en 1182. Quant aux musulmans et aux juifs, ils s’étaient battus côte à côte contre les “Francs”, lors de la Première Croisade. Les populations des villes subirent les massacres (Beyrouth) ou l’exode (Sidon). Dans les campagnes, il y eut peu d’exactions, mais la réputation des Croisés fit fuir les paysans musulmans. Les deux chrétientés, occidentale et autochtone, se retrouvèrent dans un espace largement déserté par l’islam. Toutefois, les Francs confondirent souvent les chrétiens orientaux avec les musulmans et les massacrèrent parfois. Ils établirent une ségrégation entre les conquérants et les populations conquises; des juridictions distinctes institutionnalisèrent l’inégalité entre les deux chrétientés et le clergé autochtone dut souffrir beaucoup d’humiliations. Vers la fin des Croisades, les dernières générations franques s’adaptèrent mieux à l’esprit des lieux; la situation des populations indigènes, même musulmanes, s’améliora tant et si bien que des paysans musulmans préféraient souvent s’établir dans les Etats francs.

Les Croisés ne réussirent pourtant pas à s’implanter durablement en Terre Sainte. “Le peuplement franc ne surmonta jamais les deux obstacles qui devaient l’emporter : il attira peu d’Européens et ne parvint pas à faire souche. Le petit nombre des migrants et leur manque d’empressement à se rapprocher des chrétiens orientaux

⁵ Pour les démographes modernes, dont Courbage et Fargues se font l’écho, l’instabilité conjugale musulmane est, contrairement à ce que l’on peut penser, un modérateur de la fécondité. La polygamie et la répudiation limiteraient la natalité. “Au début du XXe siècle, le divorce rompt 30% des mariages en Egypte; plus de 40% en Algérie. La femme répudiée se remplaçait évidemment sur le marché matrimonial, mais après un délai de convenance et avec moins de chance de trouver un nouveau preneur (..) Les facilités offertes par la formalité de répudiation purent ainsi freiner avec constance le dynamisme démographique de l’Islam.”

⁶ Les auteurs affirment : “les Maronites renoncèrent à leur foi monothéiste et rallièrent Rome”. On sait combien cette thèse est controversée

les condamnèrent à l'étiollement d'autant plus qu'ils se privèrent du renfort qu'auraient pu apporter les musulmans par la conversion”(p.92). Parmi les musulmans qu'ils trouvèrent, beaucoup étaient des convertis de fraîche date dont ils ne surent tirer aucun avantage. “Le clergé latin empêcha pratiquement les conversions par les humiliations dont il les assortit (..) Cette attitude tranchait fondamentalement avec le pragmatisme de l'Islam, qui avait fait de la conversion un instrument de promotion sociale et d'extraordinaire propagation de cette religion” (p.93).

Ainsi, en 1110, les Francs n'alignaient qu'une dizaine de milliers d'individus. Trois ou quatre générations plus tard, ils décuplèrent et atteignirent le chiffre de 120000 âmes, mais plafonnèrent à ce niveau en raison d'une faible immigration, d'une mortalité élevée, d'une espérance de vie courte. Ils se privèrent d'accepter le secours des chrétientés d'Orient, notamment l'offre du roi d'Arménie d'envoyer 30 000 de ses sujets dans le royaume de Jérusalem.

“Les Francs restèrent minoritaires. Dans leur royaume, qui comptait 400 000 habitants, ils ne représentaient même pas le tiers. La précarité de leur démographie, privée de tout sang neuf d'Orient ou d'Occident les plaça dans une situation militaire intenable”(p.97). Après la chute d'Antioche (1268), de Tripoli (1289) et d'Acre (1291), la population franque disparut totalement par fuite, captivité ou massacre. Il n'en resta que quelques enfants d'unions mixtes ou quelques familles recueillies charitablement par le Patriarche maronite.

Date	Total	Musulmans	Chrétiens	Juifs
633	4 000	0	3 960	40
730	4 000	250	3 710	40
900	4 000	2 000	1 960	40
1199	2 700			
1343	1 200	1 068	120	12
1350	1 000	890	100	10
1580	1 419	1 291	115	13

Tableau II - Populations par confession en Syrie, de 633 à 1580 (en milliers) (p. 55)

Le redressement chrétien dans l'Orient ottoman

L'occupation franque finissante et les débuts de l'invasion mongole se télescopèrent. La chrétienté, relativement épargnée par les Ayyoubides, eut à subir les exactions mameloukes et un durcissement généralisé de l'Islam. Un théologien comme Ibn Taïmiyya (1263-1328) transposa sa haine des envahisseurs sur leurs

coreligionnaires arabes, s'en prit aux livres sacrés et aux édifices de culte des chrétiens et des juifs. Les auteurs rappellent que ce penseur fanatique inspira dès le XVII^e siècle les Wahhabites d'Arabie (aujourd'hui au pouvoir à Ryad) et plus tard les islamistes égyptiens. L'intolérance religieuse fut hissée à de nouveaux sommets : églises et couvents dévastés, confiscation des biens, massacres, exactions et humiliations de toutes sortes.

Or, à contre-pente de la ligne millénaire, les Ottomans permirent aux populations non-musulmanes un extraordinaire redressement : le Croissant fertile dont ils avaient hérité comptait, en 1580, 92% de musulmans, 7% de chrétiens et 1% de juifs; celui qu'ils restituèrent quatre siècles plus tard, au lendemain de la Première Guerre Mondiale, en comptait 20% (33% si l'on excepte l'Iraq). "Après quatre siècles de pouvoir sunnite ottoman, ces communautés avaient reconquis un poids démographique considérable. Le judaïsme avait doublé et la chrétienté triplé : plus de 20% des populations étaient désormais chrétiennes et 2% juives! Les chrétiens s'étaient multipliés par 3,9 et les juifs par 2,9, mais les musulmans par 1,2 seulement. Le judaïsme avait reçu au début de l'empire, l'apport des derniers exilés d'Espagne (..) La chrétienté avait au contraire grandi seule (..) : pour la première fois dans l'histoire de *Dar el-islam*, elle avait accru son poids relatif sous l'effet de ses ressources propres (natalité, mortalité) et non d'un apport étranger comme jadis celui des croisés et, plus tard, celui des pieds-noirs" (p. 151). (*Tableau III*)

La mortalité des chrétiens et des juifs déclina plus tôt et plus vite que celle des musulmans et, comme leur natalité se maintenait, leur croissance s'accéléra. Les communautés non-musulmanes étaient d'autant plus touchées qu'elles étaient prospères et urbanisées. "La même raison qui leur fera céder du terrain (plus tard), parce qu'à nouveau elles seront les premières à poursuivre la transition par une baisse de natalité, les propulsa d'abord vers le haut." Par ailleurs, "les conversions avaient été le principal mode d'expansion de l'islam. Il n'y en eut pratiquement plus sous les Ottomans, car leurs causes avaient disparu. La taxe de capitation, la *jizya*, demeura théoriquement en vigueur jusqu'à ce que les *Tanzimat* l'abolissent officiellement, mais elle avait perdu son caractère pesant : l'impôt principal était celui qui frappait le capital et la production, sans distinction de religion" (p.168)

	1580		1882		1914	
musulmans	1 290 510	91,0%	1 536 441	74,2%	2 150 569	71,6%
chrétiens	115 105	8,1%	507 939	24,5%	794 131	26,4%
juifs	13 140	0,9%	27 382	1,3%	58 644	2%

Tableau III - Populations de Syrie, du Liban et de Palestine en 1580, 1882 et 1914 (p.182)

Les auteurs rappellent qu’“une nouvelle allocation de l’espace accompagna la poussée chrétienne” et analysent l’essor démographique des Maronites qui les fit essaimer vers le sud, à partir du carré délimité par les rivières Qadicha et Nahr-el-Kalb. Ce redressement démographique eut des conséquences politiques. Ainsi les Chehab, Emirs des druzes, mais sunnites de confession, connurent leurs premières conversions au maronitisme en 1756 ⁷. “Dès 1770, pour la première fois depuis l’avènement de l’islam et, fait unique dans l’Orient arabe, le Liban fut donc gouverné par un chrétien, l’émir Youssef Chehab. Il n’a cessé depuis de l’être” (à deux brèves exceptions près : l’éphémère Omar Pacha en 1842 et Ismaïl Haqqi Bey en 1917) (p.162). Les faveurs que les Emirs accordèrent aux chrétiens firent du Liban le havre de diverses communautés en déroute. Dans le sillage de l’expansion maronite, vinrent s’établir au Liban des familles grecques-catholiques et grecques-orthodoxes ainsi qu’une petite communauté arménienne chassée de Cilicie, vers 1737. L’entrée au Liban, en 1810, d’autres chrétiens de Syrie eut une origine toute différente. La terreur wahhabite, qui menaçait Damas, ranima de vieilles mesures discriminatoires tombées dans un long oubli. Astreints, de nouveau, à toutes sortes de vexations, des chrétiens quittèrent en masse la Syrie pour Beyrouth et le Mont-Liban.

L’exemple de Beyrouth illustre bien cette évolution. Ce n’était qu’une petite bourgade lorsque les Ottomans l’accostèrent : à peine 4200 habitants, dont 10% de chrétiens. Vers le milieu du XIXe siècle ou peut-être un peu plus tôt, les chrétiens acquirent pour la première fois la parité avec les musulmans, puis une majorité des deux tiers qu’ils conservèrent jusqu’au mandat français. “La belle société beyrouthine entière se métissait; pas encore dans le mariage, mais dans les affaires qu’elle brassait.” (p.178)

La disparition du Christianisme au Maghreb et en Turquie

Deux chapitres du livre sont consacrés à l’Afrique du Nord : le premier traite de sa déchristianisation rapide qui reste, en grande partie, inexpliquée, et le deuxième, de l’épisode colonial européen. Mais c’est au sujet de la disparition, beaucoup plus récente (il y a un peu plus d’un demi-siècle), du christianisme en Turquie, que les auteurs se livrent à une analyse minutieuse et documentée. En 1691, Istanbul était la plus grande métropole du monde, avec 700 000 habitants dont près de 40% de chrétiens. Cette proportion se conserva jusqu’à la Première Guerre Mondiale. Vers la fin du siècle dernier, les non-musulmans atteignirent leur apogée démographique en constituant 21% des habitants de la Turquie actuelle. Au XXe siècle, devaient survenir le choc des nationalismes et le déferlement de cataclysmes. Les chrétientés

⁷ R. Tomb, Les druzes, les maronites et les autres, *Le Monde*, 29 septembre 1993

immémoriales arméniennes et grecques, sacrifiées à l'autel de l'Etat-Nation, disparurent en une tragique décennie : plus de trois millions de chrétiens ottomans le payèrent de leur vie, ou de l'exil. "Moins de trois quarts de siècle après la naissance de la Turquie moderne, la mémoire chrétienne est déjà reléguée au rang d'érudition (...) Dans une Turquie à la religion maintenant uniforme, qui se souvient d'une présence chrétienne encore massive il y a peu ?" (p.191-192)

Israël et la démographie palestinienne

"Les populations juives fondèrent un autre Etat-nation, un peu plus au Sud. Venues d'ailleurs, elles rappelèrent les deux intrusions précédentes, croisée et coloniale (...) Face à Israël, les Palestiniens devaient opposer la démographie à l'immigration" (p.8). Ainsi, dans les territoires occupés, l'hyper-natalité devint une forme de résistance. Mais les auteurs s'intéressent aussi aux Arabes israéliens : ils étaient 156 000 à être restés chez eux, lors de la naissance de l'Etat d'Israël (contre 600 000 à 840 000 Palestiniens qui étaient partis). Leur croissance naturelle dépassa celle des Juifs, au point qu'actuellement, la population arabe est déjà majoritaire en Galilée (51%). Les auteurs estiment qu'en 2001, ces Arabes israéliens devraient franchir le cap du million et, que, dans une dizaine d'années, malgré l'apport des immigrants juifs, Fallachas ou Soviétiques, la population arabe devrait accéder à la majorité dans l'ensemble du Grand-Israël. Cela suffit pour alimenter le débat politique dans l'Etat hébreu et explique, en partie, la hâte des Travailleurs à conclure les accords d'Oslo.

La chrétienté arabe au XXe siècle : déclin ou éclipse ?

En 1914, le poids de la démographie chrétienne culmina plus haut qu'il n'avait jamais été depuis les Croisades : 24,6% de la population au Proche-Orient (Syrie, Liban, Palestine), 8% en Egypte. "A l'époque ottomane, les chrétiens avaient probablement une natalité supérieure à celle des musulmans. Le XXe siècle vit la relation s'inverser. La natalité musulmane s'éleva, résultat d'une consolidation de la famille ; le divorce se fit en effet plus rare, qui jadis éliminait en plein âge reproductif jusqu'au tiers des femmes musulmanes. Au même moment, les chrétiens commençaient à limiter leurs naissances" (p.283).

"Les avancées sociales, qui tiraient (la chrétienté) jadis vers le haut, la freinent maintenant que la famille restreinte en est devenue le corollaire. Avec l'urbanisation, son espace s'est rétréci par la géographie, mais élargi par l'économie" (p.8). L'urbanisation, le développement des activités tertiaires, la scolarisation (y compris celle des femmes) ont touché les chrétiens, plus tôt que les musulmans. Les mêmes causes produisirent cependant des conséquences opposées : à l'époque ottomane, une

accélération démographique, au 20^e siècle un ralentissement. Mais ces phénomènes de société ne sont plus l'apanage des chrétiens, en 1997. Les auteurs ne prennent pas suffisamment en compte l'influence de l'exode rural et du modèle familial urbain sur toutes les communautés libanaises, sans exception, à partir des années 80. Un rapport récent de l'INED⁸ démontre une chute spectaculaire de la fécondité au Proche-Orient. Non seulement celle-ci a diminué de moitié en 20 ans, mais le taux d'urbanisation et celui de l'alphabétisation des femmes ont notablement augmenté. Pour l'INED, "on ne peut plus parler d'explosion démographique au Moyen-Orient". Ainsi, entre 1975 et 1995, l'Iraq est passé de 7,1 à 4,4 enfants par femme, l'Arabie Saoudite de 7,2 à 5,4, la Syrie de 7,7 à 4,1, le Liban de 4,6 à 2,3 et la Jordanie de 7,8 à 4,2.

Concernant le Liban, on peut contester l'analyse un peu caricaturale que les auteurs font des comportements sociologiques de certaines communautés, comme les grecs-orthodoxes, les grecs-catholiques et les chiites (p. 296 à 299). On peut aussi apporter quelques précisions : page 292, figure la répartition des députés libanais avant Taëf, mais pas la répartition actuelle; d'ailleurs, la parité adoptée à Taëf entre députés chrétiens et musulmans (p.293) a bien été fixée à 54/54, mais c'est un rapport 64/64 qui a été retenu (*Tableau IV*). Il convient aussi de corriger une erreur, page 293 : la dernière Chambre libanaise élue avant la guerre l'a été en 1972 et non en 1973. Enfin, on peut aussi regretter que cette nouvelle édition n'ait intégré ni les retombées de la fin de la guerre sur les flux migratoires, ni le magistral travail de Theodor Hanf⁹ et son équipe. Hanf estime "contrairement aux idées reçues, que les populations chrétienne et musulmane ont un poids à peu près équivalent; de plus, il est difficile de départager les trois principales communautés : maronite, sunnite et chiite. Malgré l'essor démographique incontestable de cette dernière, son poids a été généralement surestimé. On a souvent décompté les chiites deux fois : dans le Liban-Sud *et* dans la banlieue-sud"¹⁰. Cette parité chrétiens-musulmans et sunnites-chiites, institutionnalisée par les accords de Taëf, a été corroborée par les dernières "statistiques" officielles de l'Etat libanais, que sont, en l'absence de tout recensement, les chiffres des électeurs publiés par le Ministère de l'Intérieur (*tableau IV*). A la veille des élections de 1996, les listes électorales regroupaient 2 496 998 électeurs (y compris tous les naturalisés récents), dont 52,28 % de musulmans et 47,10% de chrétiens.¹¹

⁸ INED (Institut national d'études démographiques) *Population et Sociétés*, octobre 1997, cité dans dépêche AFP, reprise par *l'Orient-le Jour* du 9 octobre 1997

⁹ Theodor Hanf, *Libanon - Koexistenz im Krieg, Vom Staatszerfall zur Entstehung einer Nation*, Euro-Arabisches Studienzentrum, Paris, 1993. Il s'agit de l'analyse la plus fine et de l'ouvrage le mieux documenté sur la société libanaise pendant les quinze années de guerre.

¹⁰ Theodor Hanf, *Quel avenir pour le Liban après Taëf?* Conférence prononcée à l'AUP, Strasbourg, février 1992.

¹¹ *As-Safir*, 3 avril 1996

<i>Confession</i>	<i>Députés 1972</i>	<i>Députés 1996</i>	<i>Electeurs 1996*</i>
Maronites	30	34	605 812
Greco-orthodoxes	11	14	220 469
Greco-catholiques	6	8	142 224
Arméniens-orth	4	5	88 715
Arméniens-cath	1	1	20 460
Protestants	1	1	14 701
Minorités	1	1	39 254
Total chrétiens	54	64	
Sunnites	20	27	614 168
Chiites	19	27	589 872
Druzes	6	8	140 378
Alaouites	0	2	16 220
Total musulmans	45	64	

Tableau IV - La composition du Parlement libanais avant et après Taëf, ainsi que la composition du corps électoral en 1996.

**As-Safir, 3 avril 1996*

En refermant l'ouvrage, on ne s'empêchera pas de rêver à l'âge d'or ottoman qui a précédé toutes les convulsions ethnico-nationalistes, d'Istanbul à Jérusalem et de Sarajevo à Beyrouth. "En notre fin de XXe siècle, riche en désillusions sur l'Etat-Nation au Proche-Orient, l'ottomanisme retrouve peut-être de sa jeunesse", affirment nos auteurs, qui ne sont guère les seuls, actuellement, à ressusciter une nostalgie de l'empire multinational¹². Ils ont, toutefois, le mérite d'avoir démontré avec rigueur et brio, certaines leçons de l'Histoire, notamment "qu'au déclin, pouvait succéder le rebond. La rétraction que les chrétientés arabes connaissent depuis que l'Orient est divisé en nations pourrait bien n'être qu'une éclipse" (p.13). Courbage et Fargues. ne se posent guère en théoriciens de l'histoire, mais en historiens de la démographie. Certes, les faits sont têtus, mais l'évolution des populations ne se fait ni toujours, ni

¹² Georges Corm, *L'Europe et l'Orient*, Paris, La Découverte, 1989, Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Paris, Seuil, 1988

partout de façon prévisible. Toute projection à long terme est hasardeuse. L'avenir n'a jamais dit son dernier mot.